

LE TEMPS

THÉÂTRE Jeudi 12 décembre 2013

La mort, le chien et les sunlights

Par Marie-Pierre Genecand

A L'Arsenic, à Lausanne, le Romand Cédric Leproust tourne autour de la mort. Une première création bluffante entre introspection amusée et esthétisme assumé

«C'est lui qui mourra, moi je ne mourrai pas. C'est lui qui pourrira, moi je ne pourrirai pas.» La créature qui rôle ainsi n'est ni homme, ni bête. Zombie, plutôt, ou âme en déshérence, cherchant un corps à habiter. Cette silhouette enduite d'argile qui se découpe sur les projecteurs plein feu, c'est Cédric Leproust, jeune comédien au physique d'insecte qui, pour son premier spectacle, en découd avec la mort. Nous souviendrons nous, questionne-t-il sans tiret, ni point d'interrogation. Comme si, à la manière de Beckett, à qui il emprunte ce passage d'outre-tombe, il cherchait la pointe sèche, le propos dénudé.

Alors, simple hommage à la nuit des morts-vivants, cette première création? Non, car Cédric Leproust, acteur recherché pour sa singularité – il a joué avec Vincent Brayer et le Français Laurent Pelly –, est un concepteur de spectacles qui frappe aussi par sa maturité. Dans la même soirée, il mêle théâtre interactif, autofiction et proposition visuelle et sensorielle de grande qualité. Des parentés dans la famille théâtrale? Jan Fabre pour l'esthétique et la matière organique, Oscar Gomez Mata pour la participation publique et Denis Maillefer pour l'intimité dévoilée.

A vrai dire, Cédric Leproust est d'abord lui-même. Désarmant de naturel, mais aussi d'ambiguïté lorsqu'il arrive dans le foyer de l'Arsenic en compagnie de Kiki, chien à roulettes qui avance en hochant la tête. Le comédien le présente comme le premier et dernier cadeau de son parrain, décédé lorsqu'il avait 1 an. Il ôte ensuite son pull et demande aux spectateurs d'écrire sur son torse un souvenir marquant de leur enfance associé à une personne disparue. La barbe qui pique de Frida, l'odeur du tabac vert de Roger, le champignon de Jean-François... Chacun s'exécute en silence, à la file indienne, dans un recueillement qui rappelle les honneurs d'un enterrement. Belle mise en jambes.

Mais le souvenir et l'introspection ne sont pas les uniques ressorts de cette réalisation. Dès que le public a transité dans le Studio de l'Arsenic, débute une épopée rock-baroque où sons, lumières et matière s'associent pour dire la mort sur le mode des sensations. Sous une enseigne qui affiche Qui est là, Kiki s'enfonce dans une motte de terre et son maître, happé par le halo des projecteurs, réapparaît en homme premier, né de l'argile. A moins qu'il ne soit l'homme ultime, en voie de dessiccation avancée...

Le texte, tissage entre Shakespeare, Beckett, Vincent Macaigne et Antoinette Rychner – vive l'éclectisme! –, livre une prose poétique où, après la créature inspirée de Beckett, un être de glaise hurle, le visage éclairé par en dessous, qu'il «va raconter cette bonne vieille terre», tandis qu'une musique rock couvre presque ses cris.

Suite à un tel déluge, on attend l'eau, c'est la terre qui tombe du ciel. Terre nourricière dont le héros,

Hamlet nu, se fait un masque pour mieux «s'extraire de sa mère» et «fouler son père»...

Avec Nous souviendrons nous, Cédric Leproust offre une création lapidaire (40 minutes) entre ombres et lumières, avec, dans le rôle principal, la mort, mais surtout le théâtre qu'il adore.

Nous souviendrons nous, jusqu'au 15 déc., à l'Arsenic, Lausanne, 021 625 11 36, www-arsenic.ch

LE TEMPS © 2014 Le Temps SA